

Madeline LEY



Par Christian LIBENS

1992

Service du Livre Luxembourgeois

Si, pour certains, Madeleine Ley fut l'auteur d'un seul livre, *Olivia*, pour la plupart, ce titre a été vite confondu avec «*Olivia par Olivia*», lancé par Martin du Gard et le monde éditorial parisien peu après la Seconde guerre. Or, à cette époque, Madeleine Ley avait déjà posé sa plume, laissant une œuvre peu abondante, certes, mais si passionnée qu'il serait injuste de ne pas lui rendre sa place, au premier rang des Lettres belges...

Voici sans doute un des plus tragiques destins littéraires de ce siècle

Hubert Nyssen

Madeleine Ley promettait d'être un des plus grands écrivains de sa génération

Paul Willems

Biographie

Madeleine Ley naît à Anvers en 1901, mais bientôt elle va habiter Uccle car son père, médecin psychiatre, est nommé professeur à l'Université libre de Bruxelles. Selon les options progressistes de sa famille (son père est l'ami de Vandervelde et un correspondant de Freud), Madeleine Ley fait ses études secondaires à l'école Decroly.

A vingt ans, elle épouse le docteur Lucien Wybauw. En 1929, celui-ci, malade, emmène sa femme et son fils (né en 1925) dans le Valais pour un long séjour de santé. Là, Madeleine Ley se découvre une grande passion pour la montagne. Peu après, son premier livre – *Petites voix* – est édité à Paris chez Stock. En 1933, elle séjourne à nouveau dans le Valais (qu'elle appelle «le pays de Dieu»), puis en Pologne.

De plus en plus, elle écrit, noue maintes relations avec des écrivains (tels Colette, Gevers, Gide, Ramuz, Martin du Gard, Hellens...) et participe activement à la vie littéraire de son époque (entre autres aux Décades de Pontigny). En septembre 1936, son roman *Olivia* est publié par la N.R.F. Trois ans plus tard, Madeleine Ley reçoit le Prix Rossel pour un recueil inédit de nouvelles. Mais sa santé mentale, déjà fragile depuis quelques années, s'altère encore durant la guerre. Des soins psychiatriques lui sont désormais nécessaires. Madeleine Ley pose alors sa plume pour toujours. Elle mourra en 1981.

Bibliographie

- ***Petites voix***, Paris, Stock, 1930.
- ***L'enfant dans la forêt***, Paris, Ed. du Centaure, 1931.
- ***La nuit de la Saint-Sylvain***, Paris, Calmann-Lévy, 1935.
- ***Olivia***, Paris, N.R.F., Gallimard, 1936.
- ***L'invasion***, in *Le Soir* du 25.II.1940.
- ***La maison du ciel et Petites voix***, Paris, Stock, 1941.
- ***Le grand feu***, Bruxelles, Ed. des Artistes, 1942.

Sont actuellement disponibles :

- ***La nuit de la Saint-Sylvain***, Paris, Nathan (coll. *Arc en poche* n° 113), 1979.
- ***Olivia***, Bruxelles, Labor (coll. *Espace Nord* N° 32), 1986.
- ***Le grand feu***, Arles, Actes Sud, 1988.

Sur Madeleine Ley, on consultera avec profit la lecture de Jacques Vandenschrick, publiée en postface à ***Olivia*** dans la réédition *Espace Nord* (cf. supra).

Texte et analyse

Ce soir je suis nue dans mon petit fauteuil à capitons. C'est comme l'intérieur d'un coffret à bijoux, ou bien comme une corbeille qui me présente au feu. Je griffe le satin avec le bout de mes ongles. Je ferme les yeux, je les ouvre. Je me vois dans le miroir penché. C'est beau ! Je vois briller mes yeux et mes dents. Mes seins sont comme des fleurs. Je pense au jeune homme du Lion d'Or. Toutes elles se regardent nues dans les miroirs ! Mais elles n'osent pas le dire. A qui oserais-je le dire, moi ? A personne. Et pourtant... dans le monde de Chonchon, chacun parle librement... On devrait pouvoir tout dire, n'avoir rien de caché.

La chaleur est bonne. Mes genoux sont luisants. S'il pouvait entrer et me voir ainsi un instant, toute rose et vermeille comme une créature de l'enfer ! Mais je ne le supporterai pas, je bondirai, je m'enroulerai dans la courtepoinette en appelant au secours.

Où est-il maintenant ? Faites qu'il rêve de moi pendant la nuit et qu'il s'éveille par la force de son rêve et qu'il me voie dans la lumière du feu, telle que je suis, exactement telle que je suis !

(*Olivia*, p. 54-55.)

C'est d'une esthétique de la vérité, du témoignage authentique que se réclame Madeleine Ley dans ce passage comme d'ailleurs à d'autres endroits du roman. *On devrait pouvoir tout dire, n'avoir rien de caché. Qu'il me voie telle que je suis*, rêve l'héroïne-narratrice, *exactement telle que je suis*. « Il », c'est cet homme entrevu dans une cour d'auberge et qui deviendra son amant, mais n'est-ce pas aussi le lecteur invité à cette cérémonie du dévoilement ?

Aussi Madeleine Ley se détourne-t-elle de la convention romanesque la plus fréquente et choisit-elle de dire *Je* ; de donner à son roman la forme d'un journal intime truffé de lettres qui ne le sont pas moins, qu'elle adresse à cet amant mais qu'elle destine au lecteur. Évidemment, c'est une autre convention romanesque ; *écrire, c'est se cacher* ; on sait bien que l'auteur n'est pas plus ce *Je* auquel il donne vie, que Balzac n'est Vautrin ou Flaubert Madame Bovary. Mais enfin, Flaubert confesse : *Madame Bovary c'est moi* et l'on concédera qu'une romancière qui dit *Je* semble se livrer aux regards du lecteur avec une impudeur plus attentive aux émois qu'elle provoque. L'écart se réduit entre le *Je* du récit et cet autre *Je* qui tient la plume.

Or, cette vérité prend l'apparence de la nudité à deux reprises et avec une insistance qu'il convient de signaler, et qui n'a pas échappé à Jacques Vandenschrick dans sa pertinente "Lecture" qui figure en postface dans la seconde édition de ce roman (Labor, Coll. *Espace Nord*). Mais ce roman est traversé aussi comme de brusques éclairs par des épaules nues et des corsages entrevus dont la récurrence donne à ces deux passages toutes leurs significations.

Cette nudité n'échappe pas, en un premier temps, à une intention tout à fait narcissique. Aussi *le petit fauteuil à capitons* devient-il un écrin, un *coffret à bijoux* destiné à faire valoir le corps-trésor mais il peut tout aussi bien devenir une corbeille servant de présentoir au corps-fleur, au corps-bouquet. *C'est beau*, s'exclame la romancière au spectacle de cette femme entrevue dans le miroir de la page. Ses dents sont des perles, ses yeux des pierreries ; ses seins sont comme des fleurs, ses ongles sont des roses (p. 58). On devine tout le parti qu'elle pouvait tirer de ce double registre mais un censeur semble l'en détourner. Certes, toutes les femmes se regardent nues dans leur miroir (toutes : la romancière le confirme) et l'on veut croire que la romancière n'échappe pas à la règle, mais quel sentiment de culpabilité les détourne de le dire, de l'avouer même : comme s'il s'agissait d'une faute si grave, d'un tabou transgressé ? Ce feu de bois qui brûle dans la

cheminée et répand une douce chaleur, ce feu qui répand une vive lumière et permet à cette femme de se voir telle qu'elle est, n'est-il pas en même temps une allusion aux flammes de l'enfer? Ah! ce jeune homme rencontré par hasard et qui va devenir son amant, s'il entrait maintenant, il la verrait *toute rose et vermeille* non pas comme une fleur, non pas comme un bijou, mais *comme une créature de l'enfer*. Elle s'enfuirait *en appelant au secours* alors que pourtant elle souhaitait être vue dans sa vérité. La démarche narcissique se trouve donc entravée par des impératifs moraux qui suspendent la description corporelle, qui rompent la chaîne des comparaisons valorisantes (bijoux, fleurs) et font de ce feu de bois une allusion à peine voilée aux châtiments infernaux.

Mais il ne suffit pas que cette nudité soit expérimentée dans la solitude; encore faut-il, pour qu'elle existe vraiment, qu'elle soit confirmée par la parole, vécue une seconde fois par le langage (ce qu'interdisent les contraintes sociales), qu'elle se vive dans le regard des autres et plus particulièrement dans les regards, même furtifs, de l'amant (ce qu'interdisent des impératifs moraux particulièrement catégoriques). Reste le rêve, dont on n'est pas responsable (alors même qu'il réalise nos phantasmes) pour autoriser ce regard qui ferait exister pleinement ce corps sous les yeux de l'amant et dans une exacte vérité. Reste aussi le miroir où celle qui se regarde nue voit son double qui la regarde. Mais ce double inverse n'est qu'un reflet qu'elle ne peut saisir et qui lui retourne ses propres interrogations. N'est-ce qu'un phénomène, une ombre sur le mur de la caverne? Est-elle renvoyée à sa solitude, cette jeune femme qui se trouve être l'idée platonicienne qui provoque ce reflet dans le miroir et ne peut le confier qu'à son journal, autre miroir, autre reflet d'elle-même, ou à des lettres qu'elle n'envoie pas et qu'elle est seule à relire? On comprend mieux maintenant cette lancinante quête de la vérité à laquelle se livre tout au long de ce roman cette jeune femme, reflet de la romancière.

Mais voici que les frontières entre le réel et son reflet s'estompent et disparaissent. *Je me demande* dit-elle dès la page 16, *où finit mon*

corps et où commence mon reflet. Couverte de plusieurs épaisseurs de jupons, elle ne sait où elle commence ni où elle finit (p. 26). Les aquarelles qu'elle peint ne sont elles-mêmes que des reflets (p. 39) et plus tard, vers la fin du roman, tandis qu'elle tient Mario, son amant, serré dans ses bras, elle songe : *Est-ce qu'il existe? Ce n'est peut-être qu'un reflet... l'image du sourire heureux, de la beauté sur la terre... Ce que j'aime, c'est un rayon, un reflet* (p. 227). C'est qu'entretiens une suite de malentendus les ont séparés; c'est que chacun a cristallisé au long du séjour dans cette autre caverne imaginée par Stendhal pour figurer l'absence; c'est que les êtres sont voués quoi qu'ils fassent à une indéfectible solitude. Quoi qu'ils fassent? Ce n'est vrai qu'à demi puisque la mort donne enfin accès au monde des idées et puisque l'amour est, selon l'expression toute néoplatonicienne de la romancière, *cette voie, ce pont brillant (...) entre les choses naturelles de l'existence et tout ce qui est au-dessus, dans le Royaume du Rêve* (p. 231). On ne s'écartait qu'en apparence du concept de nudité puisque l'amour comme la mort se vivent nus dans l'ultime vérité de tout l'être et s'enveloppent d'un même secret; puisque la nudité des corps est de nature à accroître la présence de l'être au monde, à rompre la muraille transparente qui sépare le monde de son image et fait de l'homme *un exilé dans sa propre patrie* (Camus, **L'homme révolté**). Il ne s'agit plus maintenant de se définir seulement par rapport au monde, de se démarquer de lui et de son reflet dans une lecture anthropologique, mais bien au contraire de s'ouvrir à lui, de se laisser envahir par ses forces et ses courants jusqu'à coïncider avec lui. A ce titre la nudité apparaît comme un moyen de connaissance immédiate, comme un moyen d'adéquation au monde absolument aux antipodes de cette solitude qu'éprouve jusqu'à la nausée le héros sartrien.

Le texte suivant que l'on pourrait utiliser comme éclairage du fragment qui nous occupe, le dit clairement:

Un paysage de givre !

J'ai couru toute nue jusqu'à la fenêtre ouverte. A l'air glacé du matin les seins deviennent deux fleurs de froid. (...)

C'est presque aussi important que les yeux ou l'odorat ...

L'électricité du monde se répand en nous par ces deux pointes, peut-être (p. 132).

Pourtant tout était dit symboliquement, à fond de rêverie, dès le premier texte, lorsque la romancière disait : *Mes seins sont comme des fleurs*. La comparaison peut surprendre et elle n'est pas quotidienne, les écrivains caressant les fruits plus volontiers qu'ils ne cueillent les fleurs, mais ce serait oublier que la fleur est de façon générale un symbole du principe passif; elle est le calice, le réceptacle des activités célestes, des ondées et de la lumière. Pour Novalis, elle est *symbole de l'amour et de l'harmonie caractérisant la nature primordiale; elle s'identifie au symbole de l'enfance et, d'une certaine façon, à celui de l'état édénique* (Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, ***Le dictionnaire des symboles***, Laffont). Aussi bien n'est-il pas simplement narcissique, mais cosmique, ce culte que l'héroïne voue à ses seins qui sont comme des fleurs. C'est à fond de rêverie que se justifie cette comparaison qui n'était insolite qu'en apparence. Tout se passe dans le second texte comme si la comparaison s'était faite plus active. Les seins ne sont plus *comme* des fleurs, ils *deviennent* des fleurs et sans qu'il y faille violence puisque les seins, s'ils sont principe féminin associé aux idées de protection, de mesure, de refuge, sont aussi (coupe renversée) symboles du réceptacle comme tout symbole maternel (Ib.).

On peut donc mettre en miroir ces deux textes qui se prolongent mutuellement et se complètent sous couvert de s'opposer. L'un se passe au coin du feu, l'autre dans le froid de l'hiver. Le premier dans l'intimité de la chambre, le second devant le paysage de givre; mais tous deux reflètent le symbole d'une même image et pratiquent avec des prudences et des craintes, des réticences et des repentirs, une même ascèse de la nudité considérée comme une des voies qui autorisent une plus grande présence au monde.

Choix de textes

*C'est une peinture ancienne
dans une église de mon pays
C'est un petit garçon qui veut vider la mer
avec une cuiller
Un saint passe dans la plaine
traînant sa robe de laine.
Je crois qu'il lui dit :
« On ne peut pas vider la mer,
ni compter les brins du gazon vert,
ni cueillir à travers les feuilles
les cheveux brillants du soleil.
Mon petit, il n'y a rien à faire,
n'essaie plus de vider la mer.. »*

(La maison du ciel)

*Si les anges n'existent pas
qui donc fait ce doux bruit
par terre dans nos chambres
et là-haut sur le toit ?*

*J'entends leurs voix , j'entends leurs pas
à l'heure où la nuit va descendre...
Je me demande si Papa
les écoute aussi parfois ?*

*Si les anges n'existent pas,
qui nous expliquera*

*d'où viennent les cheveux de soie
qui flottent le soir dans les bois ?*

(Petites voix)

Chanson de juillet

*J'ai tant regardé la rivière
et le soleil
et le doux ciel,
que j'ai lâché mon roseau vert.
Il est allé dans l'eau si claire,
il est allé jusqu'à la mer !*

*J'ai voulu cueillir aussitôt
un autre roseau si beau,
mais je me suis coupée aux herbes,
mes cheveux ont traîné dans l'eau...
(Ah ! rendez-moi donc mon roseau
et ma prairie et ma rivière !)*

*J'ai vu passer le fils du roi ;
il m'a dit : « Ma belle, pourquoi,
le long de la jolie rivière,
pourquoi pleures-tu là ? »
Ha ! Ha !
C'était le fils du roi.*

*Il m'a dit : « Viens avec moi,
et si tu veux tu seras reine.
Tu auras pour filer la laine
un rouet d'or, et un fuseau
aussi léger qu'un os d'oiseau ! »*

*Las ! je suis reine et prisonnière
dans un royaume merveilleux.
Mon cœur, mon cœur a tant de peine,
pleurez, pleurez, mes yeux.
Où sont mes sœurs et ma rivière ?
J'ai perdu mon roseau vert.*

(Petites voix)

L'araignée

*Araignée grise
Araignée d'argent
Ton échelle exquise
Tremble dans le vent.*

*Toile d'araignée
Émerveillement
Lourde de rosée
Dans le matin blanc !
Ouvrage subtil
Qui frissonne et ploie
Ô maison de fil
Escalier de soie !*

*Araignée grise
Araignée d'argent
Ton échelle exquise
Tremble dans le vent.*

(Petites voix.)

Silence des grandes hauteurs

L'après-midi, j'ai dormi à côté de cet abîme entre le ciel bleu et la terre rose. Quand je me suis réveillée la lumière était devenue plus tranquille. J'avais une joue toute froissée. Mon regard sondait les vallées, passait d'un sommet à un autre. Seule. Enfin j'ai aperçu Valentin qui grimpaît dans les rochers au-dessus. Il m'a appelée : « Madame ! Venez voir. Une tâche des fées ! Montez par ici... » Je me hissais dans le dédale des grandes pierres écroulées. A la fin, il a dû me tendre la main. Il s'était appuyé de l'autre. Il souriait : « Regardez si c'est beau !... » Une touffe de plantes d'un vert grisâtre et pâle pendait le long de la muraille, épaisse comme un coussin. Il l'a soulevée, et j'ai vu quelque chose de ravissant : le soleil de l'après-midi entrait directement dans l'orifice d'une petite caverne arrondie, toute étincelante de cristaux.

C'était la première fois que je voyais du cristal de roche à l'état naturel. Sur les bords, quelques défauts en affaiblissaient la beauté, une sorte de soudure raboteuse, des taches et des nébulosités, et par endroits, une rouille rousse. Mais au centre, c'étaient des grands prismes à six pans, transparents comme une eau limpide et qui resplendissait au soleil.

J'étais ravie de découvrir ce charmant trésor dans la solitude de la montagne. Je pensais naturellement à toutes les pierres précieuses qui existent enfouies dans la terre ou la pierre brute, et que nos yeux ne verront jamais. Valentin frappait la paroi avec le fer de son bâton. « Je reviendrai », disait-il. Il paraît qu'une cavité semblable, lorsqu'elle est si grande, représente une fortune. Celle-ci ronde et régulière, n'était pas plus large qu'un terrier de renard.

En m'aidant à redescendre, il dit : « C'est pur hasard si je l'ai trouvé. Je ne cherchais rien. Je suis monté en entendant siffler les marmottes... si je n'avais pas soulevé cette herbe, personne ne l'aurait jamais vu... »

« Mais Valentin, dis-je tout animée et joyeuse, cela n'a pas d'importance qu'on le voie ou qu'on ne le voie pas. Il existe. Dieu l'a fait avec les autres choses de la création... » Alors, il m'a regardée, il a répondu : « C'est pourtant vrai. » Il a en lui quelque chose d'élevé comme s'il était habité par une pensée vague, mais ardente, une aspiration. C'est peut-être le spectacle continu de ce qui est beau et pur, la pauvreté, l'effort suivi de rêveries au milieu d'une nature vierge... Enfin nos regards se sont rencontrés comme si nous avions découvert ensemble un secret fugitif, le secret de cette force qui nous soulève et qui fait que nous vivons, que nous acceptons de vivre. C'est peut-être le sentiment que rien n'est perdu ici-bas, que Dieu arrange son œuvre pour une fin que nous ne devons pas connaître tout entière, son œuvre dont nous sommes parfois en même temps les bijoux, l'or fin, et les humbles ouvriers. Je pensais : « Il nous a été donné de voir et d'entendre. Qui s'en douterait ? Nous ne sommes jamais contents. Nous ne savons pas remercier Dieu. »

C'est vrai, nous devrions le louer avec notre ouvrage, simplement, et qu'il importe si le résultat est obscur et si nos peines demeurent ignorées !

Je le savais déjà. Mais non, jamais aussi sûrement qu'aujourd'hui, depuis que j'ai contemplé ce trésor innocent, prisonnier dans le silence des grandes hauteurs.

(*Olivia*, p. 65-66.)

Journal intime

Les Étagnes.

Cette nuit, j'ai senti mon enfant pour la première fois. Je ne savais pas ce qui m'arrivait... Quelque chose a remué encore. J'ai pleuré.

L'aube verte sur les montagnes et une grande étoile solitaire... Assise dans mon lit j'ai attendu le réveil de Michellod... Avant sept heures on

entend son pas dans l'escalier. J'ai appelé : « Catherine ! il remue... Je l'ai senti... Écoute, viens... C'est comme une petite grenouille qu'on aurait dans la main... » Elle est venue près de mon lit dans le noir et elle m'a parlé longtemps de tous ses enfants, des mois où elle les portait, et de ses couches, et de leurs maladies. Je lui disais : « Assieds-toi, Catherine. » Non. Elle reste toujours debout.

Dans les sentiers des vignes, les gens qui passaient me disaient bonjour. Je crois que mon visage rayonnait de bonheur. J'aurais voulu pouvoir leur crier : « J'ai un enfant. Il a bougé cette nuit pour la première fois ! Bientôt vous ne me verrez plus avec ma robe rouge ; elle devient trop étroite, je porte mon enfant depuis cinq mois ! »

Mais en rentrant j'étais lasse et triste. J'avais trop marché peut-être ?

A Leyras, on m'appelle toujours : « La Demoiselle des Étagnes. » C'est un nom qui me restera. Demoiselle ! C'est parce que Jenny était la Dame. Et puis, j'avais l'air d'une jeune fille avant Mario.

Ce matin, la pensée d'avoir un enfant me remplit de nouveau d'un calme et d'un bonheur infinis.

(*Olivia*, p. 164.)

Une bergère de douze ans

Le berger qui partait pour l'Italie me conduisit aux pâturages pour me montrer mon travail, et le lendemain on me laissait seule. Il y avait vingt-six moutons en comptant le bélier noir. Ils sont pareils à ceux de la Maurienne, avec le museau comme charbonné, les oreilles tombantes, la longue queue touffue. Les agneaux sont marqués d'une tache rouge au cou et d'un trou à l'oreille droite. Quant aux chèvres, aucune ne ressemble aux autres et elles sont toutes également difficiles à mener.

Je faisais paître mes bêtes sur le chaos de blocs qui avait englouti Saint-Maur autrefois, à l'époque où le village était bâti plus haut dans la vallée.

Au bord du petit torrent qui couvrait ma voix, étendue sur un rocher brûlant, je me chantais des chansons en observant le soleil et les nuages. Je chantais, trempais mes mains dans l'eau glacée pour les retirer aussitôt, fermais les yeux en murmurant des choses à mi-voix, puis m'arrêtais de parler et de réciter pour pleurer en songeant à mon père. Enfin, lasse de pleurer, je rêvais tristement, murmurais et chantais de nouveau, frappant rythmiquement le rocher de mes deux talons ferrés, jetant mes bras et mes jambes ici et là, comme font tous les petits bergers abandonnés à eux-mêmes dans la solitude de la montagne.

(...)

Un jour, après-midi, je perdis mes agneaux. Il y en avait quatre et ils avaient disparu ensemble. Je les cherchai partout, tremblante à l'idée de rentrer sans eux au village. Au bout d'une heure seulement, les yeux brûlants de soleil et de larmes, je les découvris au pied d'un cône, sagement couchés. Ils étaient si tranquilles que je les avais pris de loin pour des pierres blanches. A genoux dans l'éboulis, avec des gronderies tendres je baisai sur le museau et sur le front ces innocentes bêtes qui m'avaient causé tant de chagrin, et qui levaient vers moi, comme pour se faire pardonner, leurs stupides yeux bleus écartés, leurs petites narines roses au souffle brûlant. Le soir, Reine vit que j'avais pleuré. Elle le dit à grand-père et lui proposa d'aller garder avec moi les premiers temps pour que je m'habitue à la montagne. Ces jours ont été les plus beaux de ma vie.

Nous emportions notre dîner dans une vieille besace de toile bise. Il nous fallait une heure et demie pour arriver à l'endroit où étaient les moutons et les chèvres. Si le couloir de l'Aubaron n'avait pas été aussi proche, les bêtes auraient pu rester là-haut toutes seules, mais chaque année des moutons s'écartaient et passaient dans le couloir où ils étaient tués par des chutes de pierres.

Reine me montra les meilleurs paquiers, les endroits où il faut pousser les bêtes pour qu'elles trouvent à manger de longs moments sans courir de droite et de gauche. Ainsi, on ne doit pas se fatiguer à les poursuivre constamment.

Elle m'enseigna aussi ce petit bruit qu'on fait avec la langue pour faire accroire aux chèvres qu'on a du sel. Les diablesses lèvent alors la tête, vous regardent avec leurs beaux yeux obliques... On les mène comme on veut dans le chalet pour les traire.

Lorsque le troupeau se tenait bien à sa place, nous avions de longs moments de loisirs. Ma cousine me montrait comment on construit un barrage sur les petits torrents. La belle eau vive qui courait sur les prés était presque chaude. Je prenais un grand plaisir à y barboter pieds nus, à détourner le cours des ruisseaux en poussant des cris de joie – ou de terreur feinte – lorsque j'avais provoqué l'inondation d'une combe. Je savais bien que Reine était déjà une grande fille et qu'elle faisait tous ces jeux pour m'amuser, moi, la plus petite. Aussi je l'aimais chaque jour davantage.

(Le grand feu, p. 17-18 et 24-26.)

Le feu.

Au milieu de mon sommeil, je suis réveillé par des coups à la porte et des cris dans la nuit. Le vent froid du dehors me frappe au visage et comme en rêve je vois Reine debout devant mon alcôve, éclairée par une vive lueur. Elle hurle en portant ses mains à sa tête :

– Le feu !... Le feu !...

Michel-Alexis a sauté de son lit et attache son pantalon. A demi-vêtus, nous courons dehors.

C'est la maison de tante Monique ! Déjà une grande flamme a traversé le toit et, arrachée à elle même par le vent violent, se couche sur la maison voisine. Alors, il se passe cette chose effroyable qu'il faut avoir vue pour y croire : d'un seul coup, le feu s'élève aussi haut que le clocher de l'église, glisse d'une charpente à l'autre à la vitesse d'un chien courant, et en moins d'une minute tous les toits du village sont embrasés.

Nous nous sommes élancés vers l'entrée de la grand-rue. Des gens en chemise sortaient de partout, criant de peur ou bien pour avertir les

autres. On voit des hommes complètement nus comme des damnés. Michel-Alexis me saisit aux épaules. J'entends : « Sauvez-vous ! sauvez-vous ! » Les mères fuient avec leurs petits dans les bras ; les enfants renversés tombent sur le visage et hurlent. Des figures contractées, terrifiantes, se montrent de tous côtés. Les uns passent avec leurs vêtements dans les mains et les perdent en courant. D'autres portent du pain ou des objets. On entend meugler les vaches de tante Monique, surprises par les flammes dans leur étable. La foule nous a repoussés jusqu'à notre porte. Grand-père me dit :

— Mets ta robe et ton châle, si tu ne veux pas mourir de pneumonie.

Je m'habille en pleurant, attentive seulement à un bruit épouvantable qui grandit de seconde en seconde : on pourrait croire que la Dure a changé son cours ou que la montagne s'écroule sur nous. Sans prendre la peine d'attacher mes souliers, je suis dehors au milieu d'une multitude de personnes à peine vêtues, éclairées par une lueur de fin de monde. Par-dessus nos têtes, la lombarde élève un rideau de flammes à Dieu sait quelle hauteur dans la nuit : Saint-Maur n'est plus qu'un immense brasier. Et ce rugissement horrible qui couvre tous les cris, c'est le bruit du feu !

(Le grand feu, p. 41-43.)

Incendiaire par imprudence

Je me décidai à appeler à voix basse :

— Reine !

D'abord, on ne répondit pas. Je dis encore, d'une voix affaiblie par l'angoisse, sans oser crier :

— Reine !...

Il y eut une coulée de cailloux et je vis bouger quelque chose.

— Reine, c'est toi ?

J'entendis ses dents qui claquaient. Elle demanda :

— Tu es toute seule, Marietta ?

L'instant d'après, elle se jetait dans mes bras, et faillit me renverser parce que j'avais le dos à la pente. J'eus peur en sentant le froid de ses membres raidis, son visage sur le mien comme un morceau de glace. Sans une parole et sans une larme, mais agitée d'un grand tressaillement nerveux, elle s'appliquait à mon corps tout chaud de la montée. Enfin, elle respira, et fit entendre un sanglot affreux, immense, comme un cri de folie dans la nuit. J'étais épouvantée. Puis ce fut une plainte continue qui s'élevait et s'abaissait, qui paraissait lui être arrachée du corps.

— *Reine ! Reine.. Tais-toi !...*

Il me semblait que les gens du village pouvaient l'entendre... Ils allaient monter et nous poursuivre à travers les roches à coups de pierres...

— *Tais-toi !*

Elle s'arrêta de crier et me regarda d'un air égaré.

— *Marietta, dit-elle à voix basse, les vaches ?*

Elle observait mon visage, tournée vers moi dans l'attitude de la pierre, pétrifiée par la vision.

Je n'osais répondre. Je finis par dire :

— *Elle ne seront pas toutes mortes...*

— Tu mens ! s'écria-t-elle. Ha ! Ils auraient dû me tuer ! Laisse-moi... J'irai me jeter dans le torrent.

Elle étouffait ses cris en se mordant les mains. Je la suppliai en la serrant aux coudes avec force :

— *Reine... tais-toi !...*

Elle se mit à parler à voix basse :

— Il faut que grand-père me pardonne avant que je meure... Oh ! Oh Pardon !... Tu le lui demanderas, dis ? Tu le lui demanderas ?...

Elle s'était accroupie et se lamentait maintenant en sourdine : « Oh ! Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu... ! » en se balançant de droite et de gauche comme une folle. Je crois que la pensée des vaches brûlées vives lui enlevait la raison. (Toutes ces bêtes qu'elle avait menées elle-même et qui la connaissaient !) Devinait-elle qu'une quantité de personnes étaient mortes dans l'incendie ? Je n'en sais rien. En tout cas, elle n'en parla pas et je n'osai rien lui dire.

Elle releva la tête un instant, et me regarda fixement, les yeux égarés :

— Marietta ! Ils me trouveront... Je ne veux pas être tuée. Je saurai bien aller mourir dans le torrent !...

Elle tourna vers la montagne un visage extatique et comme transfiguré, puis répandit un flot de larmes. A la clarté de la lune, ses merveilleuses joues luisaient comme de la pierre ou de l'ivoire, et je voyais comme en plein jour ses yeux humides de pleurs levés vers le ciel nocturne, les boucles de ses cheveux qui pendaient dénouées sur ses tempes et qu'elle écartait en portant la main à son front d'un geste machinal de désespérée.

Il m'était venu une grande force.

Je l'entraînai sur le seuil de la deuxième cave. C'était la plus grande et la plus sèche, et là nous étions à l'abri du vent. Je retirai de mon sac le pain, le châle de laine et la bouteille de vin chaud. Je savais bien qu'elle refuserait la nourriture, mais elle but avec avidité, même plus qu'il n'était raisonnable. Après, elle parut prostrée.

Dans le ciel bleu du matin les dernières étoiles brillaient comme de l'or au-dessus de l'Aubaron. Une mystérieuse bande claire apparaissait contre les monts à l'est. Un peu plus tard elle devint dorée, puis verte, puis rose. La lune de craie et d'argent était encore toute brillante.

Appuyée à la roche, Reine s'était assoupie.

J'ai dû dormir quelque temps près d'elle, car le soleil m'éveilla en me touchant les paupières. Au même instant, j'eus tout le corps recouvert et réchauffé par ce rayon. Reine bougea la tête, ouvrit les yeux. Elle me regarda, se rappela tout et dit :

— Mourir.

— Tu ne mourras pas ! répondis-je en me mettant à pleurer.

Je regardais ses joues d'une pâleur verte, les profonds cernes de ses yeux. La douce chaleur du soleil la faisait frissonner. Je lui dis que je descendrais et que j'irais parler à grand-père et à Michel-Alexis qui devaient être rentrés de la Duis. Ils garderaient le secret... On viendrait lui porter de la nourriture la nuit...

Elle répétait constamment qu'elle voulait mourir, mais avec moins de force. Bientôt, j'arrivai à lui faire promettre qu'elle resterait là, qu'elle m'attendrait sans rien tenter contre sa vie. Je déposai un pain à côté d'elle. Quant au vin, il n'y en avait plus. Lorsque je fus au tournant du second lacet, Reine se dressa dans les roches et me rappela.

— Marietta, cria-t-elle d'une voix qui n'était plus humaine, dis-leur que j'habillerai leurs morts ! Je ne me marierai jamais. Que Benedetto s'en aille ! Je ne veux plus le voir ! Je filerai les draps pour toutes les funérailles, et j'habillerai les morts pour mon péché... aussi longtemps que je vivrai !

(Le grand feu, p. 52-56.)

Synthèse

« *C'est un petit garçon qui veut vider la mer avec une cuiller...* »

Longtemps, ce petit garçon – chanté par Julos Beaucarne – est resté le fils d'un mystérieux auteur – Ley – dont le nom n'apparaissait alors dans aucune histoire littéraire. J'en étais venu à me demander si notre barde belge n'avait pas collecté – en ethnographe rural, dictaphone au poing ! – cette charmante histoire auprès d'un rimeur anonyme... Quinze années plus tard, à la devanture d'une librairie, le mystère s'est soudain éclairci. Le patronyme sibyllin marquait la couverture d'un roman nouvellement réédité : **Olivia**. Et, surprise, le père du petit-garçon-qui-veut-vider-la-mer était une femme prénommée Madeleine. Intrigué, j'ai poussé la porte du libraire.

C'est ainsi que je suis entré dans le monde passionné de Madeleine Ley.

Il s'agissait, chez Madeleine Ley, d'un consentement à la passion, total, sans retour possible (Paul Willems). Le mot passion est bien un sésame à la découverte de ses livres. Ainsi cette passion, qui *brûle ses vaisseaux*, transforme son œuvre trop rare en un univers fait tantôt de désespoir et de joie, tantôt d'angoisse sourde et de mélancolie douce, mais toujours empreint de pureté et baigné de lumière. Ce n'est sans doute pas un hasard si ses deux chefs-d'œuvre – **Olivia** et **Le grand feu** – se déroulent l'un et l'autre à la montagne, une montagne qu'elle peint *en vérité* – sans jamais la moindre mièvrerie –, une montagne sublime et terrible, une montagne qui inspire à ses admirateurs, à ses amoureux, les vraies

questions. Bien sûr, Madeleine Ley a été d'emblée amoureuse de ce monde où l'on ne triche pas, où la nature parle à l'homme nu, d'autant que la jeune femme a gardé l'œil neuf des enfants et qu'elle ose elle aussi encore demander pourquoi...

...je doute, je souffre, et quelqu'un doit me dire que j'ai bien ma place sur la terre. Pourquoi y sommes-nous ? (Olivia, p.47). Cette interrogation existentielle parcourt toute son œuvre et toute sa vie. A cette douloureuse et lancinante interrogation, Madeleine Ley va employer – avec passion ! – tout son être à répondre – à répondre passionnément ! – par l'amour : l'amour de l'art et l'amour de l'autre.

Comment peut-on supporter l'existence avec un tempérament ironique et froid? Moi, je dois croire à quelque chose. Je crois à l'art. Oui, vraiment, j'y crois (Olivia, p. 50). Parfois je voudrais écrire un livre. Un livre où l'on sentirait la vie fraîche et forte – et terrible... note la narratrice d'Olivia ; une Olivia qui est de toute évidence Madeleine Ley elle-même, un jeune écrivain qui glisse son cœur et son âme entre chaque feuillet de ses livres, qui s'engage à chaque page, à chaque ligne, pour les petites comme pour les grandes choses (Paul Willems). Madeleine Ley a choisi d'écrire et de vivre en littérature comme un vrai sportif préfère l'alpinisme au football... en sachant que c'est le risque mortel du «jeu» qui lui confère toute sa grandeur. Car cet engagement total dans la vie et dans la littérature, cet embrasement de l'une et cet embrasement de l'autre est une quête dangereuse... C'est qu'on ne cherche pas sans risque le secret de cette force qui nous soulève et qui fait que nous vivons, que nous acceptons de vivre (Olivia, p. 66).

Accepter de vivre... Fidèle à sa nature, Madeleine Ley s'y est efforcée avec passion, en tentant de donner des bribes de réponses à ses questions des réponses tantôt porteuses d'espoir et de joie de vivre (il faudrait dire toute l'importance accordée à l'écriture pour les enfants, mais aussi à l'amour et à la sensualité – des corps comme de la nature...), tantôt marquées de désespoir et de fascination du néant. Paradoxalement, chez

cette femme issue d'un milieu familial et social fort éloigné de la religion, Dieu est largement évoqué dans chacun de ses livres (et ce n'est sûrement pas un hasard si le dernier mot du **Grand Feu** est «Dieu» et celui d'**Olivia**, «Eternité»...) :

Ah, oui, que Dieu me fasse savoir dans quelle voie je suis, qu'il m'explique ce que je dois faire et s'il faut vivre ou mourir (Olivia, p. 77); Peindre, écrire... qu'est-ce que c'est? Rendre à Dieu ce qu'Il nous donne! (Olivia, p. 46) ;

Je sais que rien ne sera perdu. Pendant les nuits d'hiver, les étoiles m'ont dit que nos rêves et nos désirs vivent dans l'éternité. (Olivia, p. 233)

Hélas, pour Madeleine Ley aussi, les étoiles restent parfois muettes, et leur silence engendre alors l'angoisse des questions sans réponses...

Je regardais les froides étoiles où il ne se passe rien. (Le grand feu, p. 51);

Dieu ne s'occupe pas de nous... Il ne nous voit pas. (Le grand feu, p. 22);

C'était donc ainsi ? Il fallait à chaque instant rentrer dans la vie et souffrir jusqu'à l'heure de la mort ? (St-Sylvain, p. 57)

Vivre, serait-ce donc souffrir ? Madeleine Ley était-elle trop fragile et trop pure pour affronter la vie et ses réalités ? Elle était en tout cas trop intègre pour tricher et trop passionnée d'absolu pour s'accommoder de demi-mesures. *Madeleine Ley éclaire tout d'une lumière délicieuse mais si intense que la joie même y devient souffrance*, écrit très justement Paul Willems. Dans les dernières pages du **Grand Feu**, ces lignes douloureuses ne ressemblent-elles pas à un constat personnel ? *Et la vie n'était plus qu'un chemin interminable jusqu'au bout duquel il me faudrait marcher sans l'amitié de personne.*

Quoi qu'il en soit, comme Olivia qui *n'appartient pas à notre monde* (**Olivia**, p. 87), Madeleine Ley s'est de plus en plus fermée à la vie des autres et, comme Reine – son autre héroïne du **Grand Feu** –, elle a

Madeleine LEY - 30

sombré dans l'aliénation, vers *un chemin interminable* de quarante années.

C'est un petit garçon qui veut vider la mer avec une cuiller...

Madeleine Ley était une petite fille qui voulait aimer la vie et le monde avec son seul cœur... et *cette fille n'avait pas le cœur assez dur pour vivre.* (***Le grand feu***, p. 66.)

Christian LIBENS